

5694.

# LA QUINZAINE COLONIALE

PARAISANT LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS

---

DIRECTEUR : **Joseph CHAILLEY**

---

DOUZIÈME ANNÉE. — 1908

(JANVIER-JUIN)

---



PARIS  
RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
44, RUE DE LA CHAUSÉE-D'ANTIN  
1908

M. Augustin CHALLAMEL, Éditeur, 17, rue Jacob, Paris

**L'eau à Sfax.** — La Conférence a adopté un autre projet qui lui était soumis par la direction des travaux publics, c'est celui qui consiste à amener les eaux de Sbeitla à Sfax. Il mérite d'être signalé à cause de son caractère grandiose.

Sfax est aussi en son genre une preuve de l'admirable développement de la Tunisie. Au moment de l'établissement du protectorat, on estimait que sa population, y compris les jardins, était d'environ 40.000 âmes. Elle a aujourd'hui bien près de 70.000 habitants. Nous disons y compris les jardins; cette ville présente en effet cette particularité, peut-être unique au monde, d'avoir autour d'elle, déployée en un demi-cercle dont les deux bases s'appuient à la mer, une ceinture de jardins d'une épaisseur de sept à huit kilomètres. Ces jardins sont plantés d'arbres fruitiers qui forment ainsi un énorme verger; ils sont enclos de murs de terre et de haies de cactus et dans beaucoup d'entre eux est bâtie une maison à terrasse dans laquelle le propriétaire reste toute l'année. Ce qui ajoute à la singularité de ces jardins, c'est que Sfax est un des pays les plus secs du monde; depuis une vingtaine d'années qu'on y fait des observations pluviométriques, la moyenne annuelle des chutes d'eau n'y atteint pas 200 millimètres. La nature sablonneuse du sol et les façons réitérées qu'on lui donne permettent d'avoir de beaux arbres malgré une si faible quantité de pluies. C'est là qu'on peut vérifier l'exactitude de l'axiome familier aux pays méditerranéens, que deux labours valent un arrosage.

Deux causes ont déterminé la prospérité de Sfax. La première, c'est que ce sol sablonneux des environs de la ville se continue bien loin dans l'intérieur, et qu'il est éminemment propre à la culture de l'olivier; les Sfaxiens qui sont probablement des descendants des agriculteurs antiques qui ont survécu à toutes les invasions, ont toujours été très experts

dans l'art de soigner cet arbre. Leurs olivettes dans lesquelles les arbres sont plantés à 24 mètres les uns des autres ont fait notre admiration quand nous sommes arrivés. Toute la région qui entoure Sfax, c'est-à-dire environ 400.000 hectares appartenait au domaine de l'Etat. Le gouvernement du protectorat a mis ces terres en vente au prix très modeste de 10 francs l'hectare, mais avec l'obligation de les planter. Elles ont été promptement vendues pour un tiers environ à des indigènes et pour deux tiers à des capitalistes français. Il en est résulté que des capitaux considérables ont été apportés dans le pays, et que les travaux ainsi mis en train ont attiré une grande affluence de colons et d'ouvriers indigènes.

La seconde cause du succès de Sfax est que cette ville a été choisie pour l'embarquement des phosphates de Gafsa. Si l'on songe que les expéditions s'élèvent cette année à 900.000 tonnes, on se fera une idée de l'activité qui en résulte pour son port.

Mais plus sa population s'est accrue, plus la ville a eu de peine à trouver de quoi boire. A l'époque arabe, elle avait de grandes citernes publiques où l'on recueillait l'eau d'un oued qui coule quand il survient un très fort orage. Mais c'était une solution précaire, car des orages de ce genre ne se produisent pas tous les ans. Dans les premières années de l'occupation, on avait capté le cours d'un autre oued qu'on recueillait dans des puits, qu'on élevait au moyen d'une machine et qu'une canalisation amenait dans la ville. Mais ces eaux étaient insuffisantes et avec le temps elles se sont chargées de plus en plus de sel.

Chaque été Sfax souffrait littéralement de la soif. On s'est enfin décidé à aller chercher de l'eau à la source la plus voisine, celle de Sbeitla qui alimentait autrefois la ville de Sufetula, qui fut la dernière capitale byzantine de l'Afrique. Mais pour être la plus voisine, cette source n'en est pas moins à 200 kilomètres. Il en coûtera 10 millions pour l'amener, dont quatre seront fournis par la ville et six par l'Etat. Ce sera une canalisation gigantesque. On admire avec juste raison la grandeur des travaux des Romains. Ils n'auront cependant rien fait de pareil en Tunisie. Le célèbre aqueduc de Carthage n'avait que soixante-quinze kilomètres.

from Quinzaine Coloniale 1908  
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k314091>